

Avant-propos

Dans ce second volet dédié au temps, Murièle Compère, formatrice permanente au Cefoc, pose la question de l'impact de notre conception moderne du temps. Quels dangers encourons-nous à vivre avec « *notre temps* », ce temps fait d'urgences ? Qui, dans nos sociétés imprégnées par le capitalisme financier, profite de « *notre temps* » et qui, à l'inverse, en pâtit ? Pour mieux comprendre les nouvelles inégalités qui se jouent aujourd'hui, souvent insidieusement, l'auteure dégage deux pôles en tension, qui sont autant d'axes de fracture : du temps trop plein au temps vide et du temps subi au temps choisi.

Introduction

De plus en plus souvent, dans les groupes de formation du Cefoc, la question du temps est perçue comme problématique par les participants. En effet, il n'est pas rare que certains d'entre eux se disent écrasés et mis sous pression. Ils évoquent l'impossibilité de souffler ou de prendre du recul. D'autres se sentent confrontés au vide : ils parlent d'une difficulté à s'inscrire dans un temps qui soit utile et fécond, à la fois pour eux et pour les autres. Pour beaucoup en tous cas, le fait de ne pas avoir davantage prise sur leur temps s'avère être une réelle source de souffrance.

Dans le précédent volet¹ de cette analyse consacrée au temps, nous développons l'idée que les progrès qui auraient pu, ou dû, engendrer davantage de bien-être et libérer du temps pour tous sont, en réalité, à l'origine de nombreux maux individuels et collectifs. Dans ce deuxième volet de l'analyse, nous nous attarderons sur les nouvelles inégalités et fractures sociales engendrées par notre rapport moderne au temps.

L'hypothèse que nous nous attacherons à démontrer est la suivante : face au temps, nous ne sommes pas tous égaux. Si les progrès techniques et technologiques ont permis à certains de gagner du temps, de se libérer des contraintes qu'il imposait et de profiter du temps libre dégagé, ces mêmes progrès constituent pour d'autres des sources de nouvelles dominations, de nouvelles contraintes. Le rapport au temps qui domine dans nos sociétés, marqué par l'urgence et l'exigence d'immédiateté, s'avère donc responsable de nouvelles fractures.

Nous considérerons en particulier deux « lignes de fracture ». La première sépare ceux qui vivent un temps « trop plein », condensé et ceux qui sont confrontés à un temps vécu comme « vide ». La seconde ligne de fracture, qui croise la première sans la recouvrir, sépare ceux qui ont une maîtrise sur leur temps (qui ont une marge de manœuvre importante sur la façon d'occuper, d'organiser leur temps) et ceux qui subissent le temps et les rythmes qui leur sont imposés.

Temps trop plein, temps vide

Nous avons montré, dans la précédente analyse, comment le rapport au temps avait évolué, sous l'influence du capitalisme financier, pour en arriver à donner une représentation du temps caractérisée par l'urgence et l'immédiateté. Cette vision du temps entraîne une façon d'organiser le travail en le densifiant, en supprimant les temps morts et donc aussi les moments de rencontre et de prise de recul, dans les entreprises en particulier.

Mais au-delà de l'entreprise, une telle conception du temps se diffuse également dans la

¹ Murièle COMPÈRE, *Fractures temporelles, malaise existentiel. Partie 1 : le règne de l'urgence*, analyse n°10, Namur, Cefoc, novembre 2010.

sphère privée : la vie de famille et les loisirs en viennent à être soumis aux mêmes exigences de rapidité et d'immédiateté. Les conséquences de ce mode de gestion et d'organisation du temps sont, pour les travailleurs concernés, d'être mis perpétuellement sous pression. Ce qui, chez nombre d'entre eux, contribue à engendrer des maladies, sur le plan physique mais également psychique. On ne peut s'empêcher de penser ici au « burn-out » ou syndrome d'épuisement professionnel. Parmi les causes identifiées pour cette nouvelle maladie du siècle, on relève la surcharge de travail, le rythme soutenu des tâches à effectuer, la pression temporelle ainsi que les horaires trop longs ou imprévisibles...

À l'opposé de ce temps trop plein, dans une société où le chômage de masse est une réalité, de plus en plus de personnes sont confrontées à un temps devenu vide. Temps « vide » pas nécessairement parce que ces personnes ne font rien. Mais plutôt parce que ce qu'elles font n'est pas perçu comme faisant sens pour elles : le temps est alors vide *de sens*. Par exemple, lorsqu'il s'agit de multiplier des démarches de recherche d'emploi, afin de ne pas être « exclu du chômage », alors même que les chances de décrocher ledit emploi sont minimes. Temps vide aussi parce que la personne ne se sent pas reconnue dans sa manière d'habiter le temps (on pense ici au travail bénévole, ménager, éducatif...) voire se sent soupçonnée et menacée de perdre ses allocations (il existe une réglementation stricte concernant les activités qu'un chômeur peut ou non exercer à titre bénévole). Certains ont le sentiment de « perdre une colonne vertébrale », de ne plus savoir que faire de leur temps. Un chômeur décrit ainsi ce paradoxe, entre ceux qui travaillent et ont un temps « trop plein » et ceux qui n'ont plus de travail et ne peuvent pas plus profiter de ce temps, qui devient un « temps vide » : *« Au travail, on a trop peu de temps pour lire, trop peu de temps pour écouter de la musique. Et, quand on a tout le temps, on n'en a plus envie. On en perd le goût. »*

Cette fracture entre ceux qui ont un temps « trop plein », à qui on en demande toujours plus, et ceux dont le temps paraît vide, crée inévitablement des tensions et génère des conflits. Les **représentations dominantes** du temps – de l'idée que « le temps, c'est de l'argent » à la nécessité de « rentabiliser, donc de remplir, au maximum le temps » (surtout celui que l'on rémunère) – entraînent une dévalorisation de toutes les activités qui « ne rapportent pas », jusqu'à ne plus voir, à ne plus considérer ces activités. Des activités qui ne sont pas forcément rentables directement sur le plan financier, mais ô combien indispensables pour la vie en société, pour la survie de la société ! À titre d'exemple, le bénévolat ne serait-il qu'une perte de temps, ou plutôt une condition indispensable à la création d'un tissu social solidaire ?

Par ailleurs, de nombreux demandeurs d'emploi sont confrontés à des administrations, à des services qui considèrent qu'ils ont « tout leur temps » puisqu'ils ne travaillent pas (entendez puisqu'ils n'ont pas un emploi stable et rémunéré). Ainsi, dans les écoles, certaines garderies sont-elles réservées aux enfants dont les deux parents travaillent. Dans les crèches, ces mêmes enfants dont les deux parents travaillent sont prioritaires ; les autres, ceux dont les parents « ne travaillent pas », sont les derniers sur les listes d'attente souvent longues... Laissant peu de chances à ces derniers de fréquenter un jour des services d'accueil de la petite enfance. De tels critères d'accès creusent inéluctablement un fossé entre les enfants mais aussi entre leurs parents. Considérer lesdits chômeurs comme des individus « qui n'ont rien à faire de leur temps » c'est, en outre, méconnaître leur réalité de vie : ils sont sommés de réaliser toute une série de démarches pour trouver de l'emploi et faire la preuve de leurs recherches ; ils sont contraints de suivre des formations, de réaliser nombre de démarches administratives sous peine de perdre leur droit aux allocations qui leur permettent de vivre et de faire vivre leur famille...

Temps subi, temps choisi

Une seconde ligne de séparation se crée autour du temps, quand on le considère comme un bien, comme une valeur d'échange à rentabiliser. Il s'agit de la frontière entre, d'une part, ceux qui peuvent disposer de leur temps (voire du temps des autres) de façon relativement libre et autonome, et d'autre part, ceux qui sont contraints de l'occuper à partir d'injonctions très précises. Ceux-là mêmes dont la façon de « remplir » leur temps est contrôlé étroitement, leur laissant peu de marge de manœuvre.

Nous avons montré, dans l'analyse précédente, comment les mécanismes de gestion à flux tendu et le « juste à temps » amenaient des employeurs à considérer les travailleurs comme de

véritables stocks de main-d'œuvre, qui ont à être disponibles en fonction des besoins de l'entreprise et de la demande du client. C'est au départ de cette conception des travailleurs et du temps de travail que se développent toujours plus de contrats précaires, de contrats d'intérim, à temps partiels, à horaires variables... Les plages horaires consacrées au travail s'étendent ainsi pour pouvoir toujours mieux répondre à la demande, pour rendre le travailleur adaptable et flexible. Dès lors, les repères qui organisent la vie professionnelle d'une part et la vie privée d'autre part s'estompent et se brouillent. En effet, les travailleurs, pris dans de tels contrats, se trouvent dans l'incapacité de prévoir à l'avance s'ils travailleront ou non le mois ou la semaine qui suit. Ils ne peuvent pas (ou peu) organiser leur temps au travail et hors travail.

Autour des nouvelles technologies de la communication, permettant une communication dans l'instant et partout, la fracture entre le temps subi et le temps choisi se trouve renforcée. Ainsi un patron peut-il envoyer un mail à tous ses employés, avec une injonction précise, et attendre d'eux qu'ils l'exécutent dans l'instant... L'employé étant contraint de s'exécuter, puisque c'est chose possible à présent ! Autre exemple contemporain, le GSM peut constituer fréquemment un moyen pour contraindre un employé à rester disponible de façon continue pour le travail... Ainsi, alors même que les technologies de pointe auraient dû amener plus de temps libre et d'autonomie dans la gestion du temps pour tous, voici donc des travailleurs qui subissent toujours (plus) le temps, et qui sont appelés à vivre au rythme qui leur est dicté d'en haut, directement ou indirectement (par le biais des nouvelles technologies notamment), sur le lieu de travail comme en dehors de celui-ci...

Conclusion

À travers les deux volets de notre analyse, nous avons cherché à démontrer combien les évolutions de notre rapport au temps, conjointement à l'apparition de nouveaux moyens de communication et au développement du capitalisme financier, ont contribué à engendrer de nouvelles inégalités entre les classes sociales. La manière moderne d'habiter notre temps devient ainsi, trop souvent, un vecteur de fractures et de conflits, entre travailleurs (avec ou sans emploi !), mais aussi entre parents, entre usagers des mêmes services...

Face au règne de l'urgence, qui paie donc la facture ? Si certains, dans les classes dominantes, sont (se croient) libérés des contraintes du temps et jouissent pleinement de l'urgence, voire font des profits importants grâce à l'accélération des rythmes, d'autres en deviennent d'autant plus prisonniers. De nouveaux « prisonniers du temps », car perpétuellement mis sous tension, n'ayant plus la possibilité de protéger leur temps libre, étant placés face à des injonctions contradictoires, ou devant faire face à un temps vécu comme « vide », car ce temps « qui ne produit rien » est considéré comme inutile à la collectivité. Bref, si l'individu est toujours plus appelé à « vivre avec *son* temps », on ne peut s'empêcher de penser, à la lumière de notre analyse, que ce n'est pas chose si évidente... surtout si « son » temps ne lui appartient pas vraiment, finalement...

Murièle Compère,
formatrice permanente au Cefoc

Pour aller plus loin

Nicole AUBERT, *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*, Coll. Champs, Paris, Flammarion, 2003.

LES SEMAINES SOCIALES DU MOC, *L'ère du temps*, Couleur Livre, 2005.

Thierry TILQUIN (Coord.), *Pourquoi travailler encore ? Sens, non-sens, décence du travail et du non-travail aujourd'hui*, Namur, Cefoc, 2009.

Murièle COMPÈRE, Christiane HENVAUX, Pontien KABONGO, René PLENNEVAUX, Charles SERVAIS, *Urgence quand tu nous tiens, prendre le temps de penser*, Namur, Cefoc, décembre 2008.

Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

1. Regards sur l'expérience personnelle et en groupe :

- a. « Le temps, c'est de l'argent » : qu'en pensez-vous ?
- b. Avez-vous le sentiment d'avoir la maîtrise sur votre temps, sur la manière de l'organiser (en famille, au travail, dans les loisirs...) ?
- c. Connaissez-vous des personnes qui organisent leur temps différemment de vous (en famille, au travail, dans les loisirs...) ?

2. Lecture du texte

3. Réactions :

- a. Qu'est-ce qui vous frappe dans ce texte ?
- b. Ce texte vous a-t-il renvoyé à des situations vécues personnellement ou observées chez d'autres ? À quel égard ?
- c. Que retenez-vous de ce texte pour votre vie personnelle, professionnelle, pour vos engagements ?